

Martine Salucci

NOCTURNES *en bémols*



Martine Salucci

Nocturnes en bémols

© Martine Salucci, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0445-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon mari, l'artiste-peintre Roger Salucci

I

Nuit glissante où le fil des pensées vagabonde en l'attente du sommeil. On peut se nourrir d'idées dénouées, voire de songeries à n'inscrire nulle part. À moins de raviver des souvenirs d'hier ou du quotidien. Un voyage en soi atteste au moins d'une humeur si on a la sensation de n'aboutir à rien. Égrainer réflexions, images, souvenirs ou rêveries, c'est leur accorder existence et élargir le champ du possible, magique alchimie au cœur de l'ombre.

Au fil de cette pause interminable, la journée tout juste fréquentée occupe d'abord mon intérêt. Je ne sais ce qui me pousse à la revoir. Peut-être le besoin de la clarifier sans lui épargner les critiques. Mais au préalable, force est d'exposer ma situation.

Au long de ma dernière année d'intérim, je pâtais du chômage comme d'un mal fréquent. Mais un beau jour, Pôle Emploi m'avait déniché une place stable assurée par un contrat à durée indéterminée. Mon mois de probation achevé, je serai ainsi casée. Libérée des soucis matériels, me fixer était sage à mon âge, mon point de vue au départ. D'emblée, j'ai donc accepté le poste sans discuter. Un avenir arrêté, quel grand pas dans ma destinée ! En dix ans de labeur, aucun patron n'avait couru le risque de m'embaucher, mon intérim achevé. Le dernier jour, on me prenait à part pour me confier que je n'avais pas les qualités requises. Puis d'un faux air désolé, on me poussait vers la porte. Ma nouvelle embauche était donc une première, alimentée de vrais espoirs à la clé.

La veille de mes débuts, l'idée m'est venue de repérer le site où j'allais besogner, histoire de balayer mes appréhensions. Au sortir de mon studio, carte en main, j'ai cheminé sous un ciel pathétique assailli par d'écrasants cumulus. Ayant atteint de laids bâtiments modernes, j'ai fait la moue. Cette manie aujourd'hui de construire sans grâce !

Dans une rue sans intérêt siégeait Cric-croc, un édifice coiffé de deux hautes cheminées d'où fuyaient des vapeurs furieuses. À la vue des fenêtres étriquées de la morne façade, j'ai soupiré. Une lumière mesquine devait s'y insinuer. Rien donc n'incitait à en franchir le seuil.

Pour évoquer grosso modo la bâtisse, elle consistait en un cube osseux où se logeait une enfilade de bureaux sur cinq étages. Masse gris-sale, privée de balcons, sa carence en plante la rendait inhumaine. Malgré tout, l'entrée se donnait des airs d'arrogance. Au-dessus était gravé Cric-croc en italiques d'or surmontées d'une couronne de blé. L'ennui pour cette grosse affaire était d'être établie en une zone d'une platitude attristante. Certes, j'avais déjà approché ce type d'endroit au cours de ma vie active. Mais cette fois, une inquiétude indéfinissable m'a prise comme si le destin capricieux allait se jouer de moi.

Ignorante du quartier, j'ai poussé la curiosité à saluer un canal proche. Mais oser des pas perdus sous un jour appauvri n'évoquait guère une promenade d'agrément. D'abord, il stagnait un air corrompu sous de basses nuées gris ardoise. Ensuite, déboucher sur une eau noirâtre et languissante, quel désaveu de la gaîté ! Son aspect n'inspirait guère à flâner. Y faire trempette était un sûr moyen de se souiller.

Au bord du canal, une pierre de taille attestait de sa fragilité. Au milieu en effet, une sinuosité se promettait de la graver profond. Mais en serait-ce la fin ? Il arrivait au minéral verdi de s'émietter en douceur.

Pour en venir à l'eau elle-même, j'ai voulu m'y mirer. Mais en la fixant, quel effroi d'y surprendre une ombre en train de m'observer ! Comme un vent perfide s'était levé, il flottait sur sa surface trouble et muette un malaise aussi oppressant qu'un maléfice.

J'aurais été avisée de décamper au plus vite de ce lieu imprégné de tristesse errante. Inconsciente, je m'y suis attardée. Aux nuages taciturnes alors de s'épancher en versant une lourde pluie sur moi. En vain ai-je guetté un arc-en-ciel sous mon parapluie. Le soleil se tenait distant. Pour sa part, l'eau s'agitait sous le fouet des gouttes comme si un flot de vie y circulait. Tandis que je la fixais, j'ai cru entrevoir deux bras qui se tendaient vers moi. Aussi ai-je reculé d'effroi. Avais-je été le jouet d'un mirage ? Sans attirance pour cette onde des ténèbres, j'ai élu de prendre le large.

Etrangement, à l'instant de lever le camp, une angoisse diffuse m'a envahie. Mes illusions perdues me sont alors revenues en flèche. Sombre passé dévastateur, essaimé d'ombres à m'arracher des soupirs ! Le cœur dolent, je me suis jurée d'éviter cette eau fatale à l'avenir.

*

Il convient de sauter une nuit pour en venir à mes débuts à Cric-croc. Le premier jour, de bleu vêtue, les cheveux noués tirés en arrière, je voulais faire bonne impression. Sans velléité de m'attarder, j'ai poussé la porte en fer au poids surprenant. Sa résonance m'a assourdie. Ahurie, j'ai emprunté l'escalier métallique jusqu'au quatrième sans oser prendre l'ascenseur. En bas, un panneau à l'écriture rageuse spécifiait : « Interdit au personnel non autorisé. » Le palier du contentieux atteint, une sonnerie aigre a retenti. À l'instant d'ouvrir la porte, une voix revêche s'est écriée à l'intérieur : « Eh bien, ce n'est pas trop tôt ! »

Le seuil franchi, trois femmes d'âge mûr m'ont accueillie avec des sourires forcés à deux doigts des grimaces de comédie. Face à leurs museaux, je me suis dit *in petto* : « Toutes les mêmes ! » C'était bien entendu exagéré. Les présentations achevées, on m'a déshabillée, évaluée comme un objet à brader. On s'interrogeait sur mon espèce.

En amuse-bouche, je m'attendais ensuite à une régalade de questions pièges. Mais la secrétaire a eu l'idée saugrenue de tester ma patience. Me bourrer le crâne sur des consignes en-veux-tu, en-voilà ! À première vue, elle imposait le respect, la géante efflanquée. Mais bien moins à la vue de sa tignasse noire qui pleuvait sur ses épaules. Détail secondaire pourtant comparé à son nez-patate et à ses seins énormes. Ces artifices grotesques à l'écart de l'idéal grec nuisaient à l'harmonie. Au long de mes réflexions, la maigriotte se gargarisait de redites en battant les bras comme un tambour de régiment.

Enfin est venu mon tour d'exhiber mon savoir à commencer par le bas. La secrétaire m'a menée vers une ribambelle de cartons empilés qui attendaient des mains prévenantes. Rase-mottes à côté, on m'a ordonné de jouer les gros bras. J'ai donc déballé les fournitures à enfourner dans une armoire géante. Mais à la fin, une table à roulettes restait en rade. À ma grande honte, on me l'a fait promener jusqu'au bureau du chef qui avait la lubie de se meubler. Comme ma position courbée attirait les regards, le ridicule m'atteignait de plein fouet.

À l'intérieur s'agitait un petit gros furieux de mon intrusion. Or, j'avais frappé. À la secrétaire-asperge de me le présenter. Sans mentir, cette paire réunie bravait le vraisemblable. Je les croyais mal servis juste en apparence, l'illusion de mes débuts.

Après un bonjour laconique, l'empâté a marmonné contrarié : « Encore une erreur d'aiguillage ! » Puis il m'a ordonné de dégringoler au niveau de débutante. Avoir mis neuf ans à me hisser au rang de cadre et redevenir dactylo, odieuse iniquité. Les attentes déçues, les illusions trahies, tué dans l'œuf, mon espoir d'avancement. Pour me remonter, le chef m'a interdit l'usage de l'ascenseur.

La maigriotte m'a menée ensuite dans une salle vétuste. Là, elle m'a désigné ma place. Je devais m'installer au second rang derrière la secrétaire. Comme à l'ordinaire, je jouissais d'un espace restreint dont je n'étais pas propriétaire.

Assise, j'ai jeté un œil critique sur mon bureau en formica. La crasse des tiroirs en soulignait la laideur. Un siège non éjectable complétait mon équipement. Le tout d'un gris indéfini aurait fait honneur à la décharge publique. Mon remède serait de l'embellir en pensée.

L'après-midi, coup de théâtre. On m'a gratifié de dossiers inclassables à classer. Face à ce casse-tête, j'ai souhaité me transplanter en une autre galaxie. Quelle inélégance de m'attribuer un jeu de patience inexécutable ! En représailles, j'aurais aimé me changer en tigre pour m'imposer à coup de griffes. Mais vu mon besoin pressant de salaire, j'ai secouru les documents orphelins. On se fait aux tâches dit-on à force de les pratiquer.

Fait incroyable, un miracle est survenu dans la réalité. Non sans ébahissement, j'ai conçu un classement de mon cru. L'envie d'en finir avait dû m'assister. Face à cette victoire à mon actif, la vanité de mes débuts, la secrétaire a écarquillé les yeux sans crier au génie. Ce premier jour d'examen n'a donc pu éroder ma confiance.

Mon ouvrage bouclé dans les temps, je m'en tenais pour satisfaite. En quête de sympathie, je guettais un mot aimable, du moins un sourire bienveillant. Mais j'ai dû lever le siège désappointée. Bras dessus, bras dessous, mes comparses ont gagné le métro. Moi, j'ai repris le trajet de l'aller en sens inverse.

Au contentieux, le lendemain, la conversation roulait sur la météo, louable matière à discussion. Mes collègues ont fait à ce sujet des révélations stupéfiantes. Mais le ciel boudeur a démenti leurs propos. Comme une lumière famélique entrait par la fenêtre, les néons déversaient à l'intérieur du bureau une clarté dissolvante.

Ce moment trivial a connu sa fin à neuf heures. Au cri strident de la sonnerie, le chef m'a approchée sans saluer pour me remettre un modèle de relances. Puis d'un air détaché, il a égaré sa main sur mon épaule. J'ai gigoté afin de me délester de cette sangsue gluante.

À pied d'œuvre ensuite, j'ai tendu l'oreille au débit tout-puissant. D'une voix insipide, le séducteur m'a dicté un courrier d'une platitude confondante. L'ennui collait à moi tel un amant jaloux. Me plaindre était contre-indiqué. Et rien pour stimuler ma créativité. Comment laisser mon empreinte, affirmer ma singularité ? Mais si rien de recevable n'émergeait, étais-je en droit de le déplorer ?

Plus tard, le bourreau des cœurs a réintégré son boudoir de verre. Puis il m'a fait signe d'accourir comme à un caniche. À mon arrivée, le courtaud trônait royal et ridicule derrière son bureau de prestige. Dans un coin patientait sa table à roulettes équipée d'un attirail à café.

Les sourcils froncés, le chef a d'abord épluché ses notes. En réprimant mon envie de rire, je me suis tenue au garde à vous. Tout à coup, une avalanche de tâches mortifiantes m'a submergée : remplir l'agrafeuse, vider la corbeille, étiqueter les dossiers à archiver. De ces bagatelles, j'ai été rassasiée. Corvéable à merci, j'ai obéi en rongant mon frein. Ah ! elle ne coûtait pas cher, l'estime portée à mes services. Avide de nouveau, quelle joie de n'avoir rien appris ! Une inquiétude alors m'a traversée. À l'avenir, aurai-je à déployer ma constance sur de pareilles niaiseries ? Un conflit se jouait entre mes bonnes intentions et ma crainte d'avoir mis le pied dans un haut lieu de besognes creuses.

Mais la chance me souriait m'a-t-on dit dans mon malheur. D'autres étaient plus à plaindre que moi : ceux des bas-fonds voués à sélectionner des céréales et les marmitons du premier forcés de cuire des plats insipides.

Le troisième jour, la blonde oxygénée a bâclé sa poignée de mains. Puis elle a lâché d'un ton neutre : « Ici, on est toutes logées à la même enseigne. » J'en ai douté au moment où la secrétaire a salué les autres excepté moi. Lorsque mon bonjour a retenti, son regard indigné m'a tenue à distance. À son approche, j'ai frémi comme un moineau sans défense. Mais me tancer pour une virgule en trop était enrageant. Son parler indélicat m'a offensée. La tatillonne méritait bien le surnom de Gros-nez.

Mais neuf heures sonnaient. Il fallait commencer. Outre les taquineries

d'ordinateur, la secrétaire m'a concocté le niais déplaisir de délivrer des messages soporifiques. Descendre, monter l'escalier et réitérer comme un ludion me coûtait cher en humiliation. Devant la mine triomphale de la haridelle à mon retour, évanoui mon espoir de jouir d'une ambiance pacifique.

Plus tard, m'étant cloîtrée au réceptacle de verre, le bibendum m'a exigé l'apogée de l'aberration : passer au destructeur les paperasses de la corbeille. Ainsi, le bas du panier m'était consacré. Pétrie d'amour-propre, j'avais sujet de me plaindre. M'avilir sans me laisser exercer mes talents ! Mais étais-je si sûre d'en disposer ? Dans le doute, j'ai obtempéré. Au fond, j'en avais vu d'autres. On s'entendait à juger de ma patience en échange de quoi des besognes prenantes seraient mon lot.

*

Après de pareilles journées sans histoires et sans embellies, comment m'apaiser au lit ? Une kyrielle d'images assiègent ma mémoire. Mais trop tôt pour m'en affliger. Qui sait si le meilleur n'est pas devant soi ? L'optimisme soutient dit-on l'espoir du lendemain.

C'est vite dit. Dans le noir, comment chasser les néons si fiers d'en jeter plein la vue ? Dès le premier jour, il m'avait stupéfié, ce réseau de baguettes étincelantes, un labyrinthe noté nulle part ailleurs. Les yeux larmoyants, jouer la scène des pleurs, quelle honte en public ! Sans doute, les néons m'avaient causé de pareils tracas par le passé, mais jamais à ce point. Sous leur empire, je n'avais pas fini d'en pâtir.

De but en blanc, me voici en train de confier ma manie irraisonnée selon mon docteur. Mais comment taire mon mal rongeur ? Serais-je ce qu'on appelle un oiseau rare ? On pourrait me croire en effet bizarrement façonnée. Pourtant, je détiens les fonctions organiques de tout le monde.

Mes déboires dus à l'éclairage expliquent ma fascination pour les jeux de l'ombre. D'après moi, celle-ci draine du réconfort. Ah ! une exception, celle réfugiée sous les meubles. À la *gent trotte-menu* d'en effleurer les mystères.

Ceci établi, il est temps d'embrayer sur les bureaux d'employés. Ma mémoire en est saturée. Il va de soi que tous se ressemblent, une évidence criante. Leur